

que le patent, le tangible, l'évident – en d'autres termes, le concret – recèlent des aspects obscurs et insoupçonnés qui peuvent ébranler ce concret, le renverser et même le mettre en échec.

Ce type d'opération subtile, Borges l'a réalisé surtout dans ses récits dits « réalistes » (définition à laquelle lui-même se ralliait) et parmi lesquels je citerai volontiers au moins *Emma Zunz* (in *L'Aleph*), *L'Homme de la maison rouge* (*ibid*) et *l'Évangile selon saint Marc* (in *Le Manuscrit de Brodie*). Ces récits réalistes de Borges, dont beaucoup ont paru dans la revue *Sur* de Buenos Aires et qu'il a tirés en partie de faits divers (je crois qu'il est important de souligner l'attention que Borges a consacrée aux faits divers) constituent, à mon avis, le meilleur de son œuvre narrative : justement parce qu'avec les méthodes d'un bizarre détective, il nous a transmis, telle une maladie contagieuse, le doute sur ce qui est « vrai », la méfiance à l'égard de l'évidence, l'idée de la substance équivoque de la vie.

Prenons par exemple la nouvelle *Emma Zunz* : Borges raconte l'histoire (effectivement survenue à

Buenos Aires) d'une jeune fille juive d'origine allemande qui, pour venger la mort de son père, se fait violer par un marin inconnu, afin de pouvoir tuer l'homme qui avait détruit sa famille, tout en fournissant à la police une justification valable. Le récit se termine sur ces mots : « L'histoire d'Emma Zunz était effectivement incroyable, mais elle s'imposa à tous car elle était vraie sur l'essentiel. Le ton d'Emma Zunz était vrai, comme étaient vraies sa pudeur et sa haine. Et comme était vrai aussi l'outrage qu'elle avait subi. Seuls étaient faux les circonstances, l'heure et certains noms. »

Je crois que Borges, lorsqu'il explore le paradoxe de la vie et l'applique à la littérature, veut, en substance, signifier que l'écrivain est, avant tout, un personnage qu'il a lui-même créé. Si nous voulons bien adhérer à son paradoxe et accepter de jouer son jeu, peut-être nous est-il permis de dire que Jorge Luis Borges, personnage de quelqu'un qui s'appelait comme lui, n'a jamais existé en tant que tel. Sa vie est, probablement, un livre. □

Traduit de l'italien par Brigitte Pérol

CARLOS FRIERE / RAPHO



Borges en 1977.

Borges et l'immortalité

L'écriture de Borges est toujours un défi, une recherche profonde et un acte de subversion. Ainsi *L'Immortel*, la première des fictions de *L'Aleph*, recueil qui rendit Borges célèbre, contient une biographie de la pensée et de l'existence humaine, douloureuse et exaltante.

par Urbano Tavares Rodrigues*

Je réfléchis souvent à *L'Immortel*, la première des passionnantes fictions de *L'Aleph*, recueil qui rendit Jorge Luis Borges célèbre. Texte tantôt froid, distancié, hyper-construit et hyper-intellectuel, dissertation dont l'objet est une explication rationnelle du monde, donc de l'homme, de la vie et du temps, et qui se plaît en de lucides jeux mystificateurs ; tantôt émouvant par l'usage simultané qu'il fait de l'imagination et de la pitié, nous présentant l'ombre amère, dégradée, d'un immortel, Homère, l'aède anonyme, ou d'Argos, le chien d'Ulysse, aux côtés du personnage qui cherche l'immortalité, la trouve et en vit jusqu'à ce qu'une goutte de sang, rougissant sur sa peau, l'humanise à nou-

veau en lui restituant la certitude de la mort.

Tout comme Borges, Fernando Pessoa, à la conscience possédée et aux nombreuses contradictions intimes, aux visages multiples (lui-même et ses dédoublements ou les possibilités les plus variées de penser et de sentir – de penser en sentant et de sentir en pensant), a sans cesse abordé dans le dialogue entre masques vivants (ses hétéronymes) la grande question du dépassement de la mort par l'art, du dialogue entre les différents moi.

Mais Borges ne peut être surpassé dans son goût ludique du labyrinthe et dans sa virtuosité à mêler des noms et des faits historiques à des situations et des personnages totalement inventés, auxquels, comme Pessoa, il donne souvent une biographie très

* Né en 1923, Urbano Tavares Rodrigues est l'auteur d'une trentaine de romans, essais, livres de critique et chroniques de voyage. Il a enseigné à l'université de Lisbonne, Paris et Montpellier. Ses convictions politiques lui ont valu l'incarcération en 1963 et en 1968, sous le régime de Salazar, et il n'a été réintégré dans l'enseignement qu'après le 25 avril 1974. Les Éditions de la Différence ont publié de lui *La Vague de chaleur*, *Les Oiseaux de la nuit* et *L'imitation du bonheur*.

détaillée – dates supposées rigoureuses, position sociale, qualités vraisemblables – qui déroutent totalement le lecteur.

L'écriture de Borges est toujours un défi, une surprise, une recherche profonde et un acte de subversion. C'est ainsi qu'il répond, en vérité, aux plus nobles exigences de la grande littérature.

On pourrait objecter, après une lecture inattentive ou peu avertie, que les œuvres littéraires majeures ne naissent pas seulement de la connaissance parfaite du langage et de la transgression de ses règles, mais aussi du choc entre l'écrivain, ou l'écriture, et la vie. Mais *L'Aleph* contient dans son entier, et de façon éblouissante dans le premier conte, une biographie de la pensée et de l'existence humaine, douloureuse et exaltante. Sous la forme d'une parabole, le narrateur ne nous rapporte pas seulement les différentes phases et péripéties du voyage qui doit nous conduire à l'inconnaissable, ou plutôt à l'eau de jouvence ou eau du savoir et aux fausses perspectives, au dédale, aux mirages sans issue de la cité des immortels. Et à l'échange d'idées entre l'Homme improbable et Sénèque, Pline, Ben Jonson, Descartes, Gianbattista Vico, Eliot, Bernard Shaw. Cette pluralité d'appels et de voix me fait penser à l'œuvre elle aussi hybride d'un autre écrivain portugais, Maria Gabriela Llansol. Dans ses livres, mélanges de roman, d'essai, de poème, de dialogue polémique, la représentation s'efface devant la force des idées, dramatisées. Chez elle cependant les préoccupations mystico-érotiques dominent, contrairement à Borges chez qui le discours, sous cet aspect-là, est plus désincarné.

Quand, dès le début de la quête de la Cité des Immortels, nous accompagnons l'Homme, l'auteur du manuscrit, sur les rives du Nil, le désert nous apparaît, espace par excellence du questionnement métaphysique, où tout dort, sauf la conscience, et où la lune a la même couleur que le sable infini. C'est là que l'exploration de l'être fait mal comme le feu et que l'eau qui promet, qui donne l'immortalité, peut aussi apporter la folie et la mort.

Jorge Luis Borges dose avec une extrême habileté la représentation des scènes, des personnages, des paysages, presque toujours décrits en détail ou très fortement suggérés, surtout les villes magiques (comme le sont celles d'Italo Calvino, autre enlumineur de fables philosophiques, dans la ligne déconstructionniste) et leur articulation avec les grands problèmes éternels de l'homme, le néant et l'infini, le mystère de la vie et de la mort et l'incorporation de « l'être » discontinu



Borges
en 1978.

PEPE FERNANDEZ



JARDIN. Celui de son enfance qui le hanta toute sa vie : « Jardin, j'interromps ma prière pour me remémorer sans fin la grande paix de vos ombrages, arbres de bonne volonté. »

dans le tout cosmique. Borges, ou plutôt le moi qui énonce, l'auteur implicite du conte, à l'instar de Pessoa, sème les paradoxes, ouvre plusieurs perspectives et propose plusieurs choix dans le domaine des idées et des croyances – religion, éthique, exploration de l'absurde même – et, par la multiplication et la discussion de ces points de vue, montre sa capacité à assumer dialectiquement des positions non seulement éloignées mais aussi opposées, un souffle d'ironie parcourant tout son discours :

« Etre immortel est insignifiant ; à part l'homme, il n'est rien qui ne le soit, puisque tout ignore la mort. Le divin, le terrible, l'incompréhensible, c'est de se savoir immortel. J'ai noté que malgré les religions, pareille conviction est extrêmement rare. Juifs, chrétiens, musulmans confessent l'immortalité, mais la vénération qu'ils portent au premier âge prouve qu'ils n'ont foi qu'en lui, puisqu'ils destinent tous les autres, en nombre infini, à le récompenser ou à le punir. J'estime plus raisonnable la roue de certaines religions de l'Inde ; dans cette roue, qui n'a ni commencement ni fin, chaque vie est la conséquence d'une vie antérieure et elle engendre la suivante, sans qu'aucune ne détermine l'ensemble... Exercée par un entraînement séculaire, la république des Immortels était parvenue à une certaine perfection de tolé-

Sur la poésie de Borges

Le ton des vers borgesiens révèle cette noble candeur, cette gravité ingénue et dépourvue d'ostentation, cette sérénité mélancolique qui seule peut inspirer la poésie philosophique. Portrait d'un poète qui semblait tourner le dos au génie même de la poésie.

par Pietro Citati*

Quand Borges se regardait dans un miroir, il était pris d'une horreur profonde. L'impénétrable cristal, où vit « l'impossible espace des reflets », l'eau qui imite l'azur strié du ciel, la surface subtile et silencieuse de l'ébène, qui répète la blancheur d'un marbre ou le rose incertain d'une fleur, reflétaient le visage d'un homme courtois et discret, qui aimait « les sabliers, les cartes, la presse du XVIII^e siècle, le goût du café et la prose de Stevenson ». Mais derrière ce visage aimable et les propos qui l'accompagnaient comme de mélancoliques arpèges, s'ouvrait un vide sans fin. S'il scrutait plus longuement les profondeurs du miroir, voilà que tout semblait s'effacer ; et, du néant, émergeait seulement « un peu de froid, un rêve que nul ne rêve » : l'écho concave et tremblant de quelque chose qui avait peut-être existé et s'était produit des siècles et des siècles plus tôt.

Comment surmonter cet affreux goût d'irréalité qui le possédait si totalement ? De ce vide, de ce froid et de ce néant, « son » Shakespeare sut extraire, sans peine et sans joie, un monde entier, plein de héros et de bouffons, de gnomes et de sorcières, de bois et de fleuves vastes comme la mer. Mais lui-même n'avait aucune des qualités de Shakespeare. Aussi fixa-t-il plus intensément encore son regard sur son propre visage reflété, lequel sembla se désa-

rance et presque de dédain. Elle savait qu'en un temps infini, toute chose arrive à tout homme. Par ses vertus passées ou futures, tout homme mérite toute bonté ; mais également toute trahison pour ses infamies du passé et de l'avenir. Ainsi, dans les jeux de hasard, les nombres pairs et impairs tendent à s'équilibrer ; ainsi s'annulent l'astuce et la bêtise, et peut-être le grossier poème du *Cid* est-il le contre-poids exigé par une seule épithète des *Eglogues* ou par une maxime d'Héraclite. La pensée la plus fugace obéit à un dessein invisible et peut couronner, ou commencer, une forme secrète. J'en connais qui faisaient le mal pour que le bien en résulte dans les siècles à venir ou pour qu'il en soit résulté dans les siècles passés... A cette lumière, tous nos actes sont justes, mais ils sont aussi indifférents. Il n'y a pas de mérites moraux ou intellectuels. Homère composa *L'Odyssée* ; aussitôt accordé un délai infini avec des circonstances et des changements infinis, l'impossible était de ne pas composer, au moins une fois, *L'Odyssée*. Personne n'est quelqu'un, un seul homme immortel est tous les hommes. Comme Corneille Agrippa, je suis dieu, je suis héros, je suis philosophe, je suis démon, et je suis monde, ce qui est une manière fatigante de dire que je ne suis pas. »

La philosophie de Borges, en partie exposée dans son *Histoire universelle de l'infamie*, et dans le scepticisme élégant de sa poésie, dans son scepticisme sur le scepticisme lui-même, transparait ici dans une prose de casuiste, étincelante d'ironie. Connaissance de la vie et de l'art, forme supérieure et désenchantée de la vie pour les esprits de la trempe de ceux de Borges. Nous voyons à quel point Borges est un brillant animal du livre et combien son œuvre s'épanouit en atteignant sa splendeur de sécheresse par un dialogue permanent avec la pensée concentrée en une immense bibliothèque en mouvement.

Dans le texte admirable que je viens de citer, Jorge Luis Borges noue entre eux zéro et infini, tout et rien, logos et chaos.

Plus loin, et plus précisément à la fin de *L'Immortel*, avant les notes explicatives et provocatrices qui terminent le conte, répétant avec un soupçon d'emphase, avec une intonation très légèrement pathétique, ou peut-être nostalgique, ce qui a déjà été dit, le sujet qui énonce écrit :

« Quand s'approche la fin, il ne reste plus d'images du souvenir ; il ne reste plus que des mots. Il n'est pas étrange que le temps ait confondu ceux qui une fois me désignèrent avec ceux qui furent symboles du sort de l'homme qui m'accompagna tant de siècles. J'ai été Homère ; bientôt je serai Personne, comme Ulysse ; bientôt, je serai tout le monde : je serai mort. » □

Traduit du portugais par Parcidio Gonçalves

Les extraits de *L'Immortel* repris dans l'article sont cités dans la traduction de Roger Caillois parue aux éditions Gallimard.

* Ecrivain italien, Pietro Citati vient de publier *La lumière de la nuit* (éd. L'Arpenteur).

Nancy Huston. Eric Chevillard. José Saramago. Francis Ponge. Louis Aragon. Charles Fourier

N° 376 MAI 1999 - 32 F

magazine littéraire

Jorge Luis

Borges

INÉDITS

Dialogue entre
Jorge Luis Borges
et Juan José Saer

«Le ciel est d'azur»
par Jorge Luis Borges

Panorama
des littératures
belges

Étonnants écrivains
à Saint-Malo

M 2049 - 376 - 32,00 F



Suisse : 10,10 FS - Belgique : 230 FB - Espagne : 900 PTAS - Italie : 10 100 L. - G.B. : £ 4 - Allemagne : 11,50 DM - Canada : \$7,50 - Maroc : 50 DH - Autriche : 90 ATS

